

BIBLIOTHÈQUE
IDÉALE
des
philosophes français

*De Guillaume Budé
à Antoine de Saint-Exupéry*



Les Belles Lettres

BIBLIOTHÈQUE
IDÉALE
DES PHILOSOPHES
FRANÇAIS

*De Guillaume Budé
à Antoine de Saint-Exupéry*

Rassemblée et présentée
par
Jean-Louis Poirier

PARIS
LES BELLES LETTRES

2023

Suivi éditorial Laure de Chantal

www.lesbelleslettres.com

Retrouvez les Belles Lettres sur Facebook et Twitter

Tous droits de traduction et d'adaptation
réservés pour tous pays

© 2023, Société d'édition Les Belles Lettres
95, boulevard Raspail, 75006 Paris
ISBN : 978-2-251-45457-3

MADELEINE DE SCUDÉRY

(1607-1701)

La Magdelon de Molière fut, en son existence historique, peut-être « précieuse » mais sûrement pas « ridicule ». Cette écrivaine, amoureuse de culture antique (et pas seulement si l'on en croit le surnom qu'elle aimait à porter – Sappho!), à côté d'admirables romans, nous laisse des Conversations qui témoignent d'une peu commune expérience de la vie et du monde et donnent son champ à une capacité d'interrogation encore neuve.

LES VOYAGES

Comment ne pas être sensible aux accents rousseauistes de cette page ? À une époque où l'Antiquité est mise à distance et où l'on découvre l'immensité du globe et la diversité des civilisations, la décision de choisir la vie de solitude est nourrie à la fois d'une immense culture et, pour l'individu, d'un profond sentiment d'abandon.

J'ai étudié le monde, & je me suis étudié moi-même. J'ai vu toute l'Europe, une partie de l'Asie, & de l'Afrique; j'ai trouvé partout des gens accablés des mêmes passions que j'ai surmontées, je me suis vu en autrui comme on se voit dans un miroir, & beaucoup mieux que je ne me voyais en moi-même. Je me suis blâmé, je me suis corrigé, & après avoir connu que rien n'est solide que l'amitié, je me suis dégagé de tout, & je reviens résolu de ne vivre que pour mes amis & pour moi; mais je n'ai pu être de l'avis d'un philosophe, qui a dit qu'on ne peut vivre avec les femmes ni sans les femmes. Je crois sans doute difficile, ajouta-t-il en souriant, d'être longtemps parfaitement

heureux, ni avec sa femme, ni avec sa maîtresse, mais on le peut toujours être avec des amies raisonnables, dont la vertu fait la seule liaison. J'ai appris en arrivant ici que la personne que j'aimais n'était plus belle, par une maladie qui détruit presque toujours la beauté, & qu'elle avait renoncé au monde; que mon rival l'avait quittée par cette raison toute seule & qu'il aimait une autre personne, de sorte que trouvant les fondements de mon amour, de ma jalousie & de ma haine détruits, je ne dois pas craindre que ces trois passions renaissent dans mon cœur; & pour l'ambition je m'en suis guéri par les inquiétudes qu'elle donne, par l'assiduité qu'elle demande, & par l'incertitude d'y réussir.

Conversations nouvelles sur divers sujets,
Conversation de l'Absence.

CE QU'APPREND LA VIE

Voici une conversation étonnante, où Madeleine de Scudéry invente, en quelque sorte, non pas le roman de formation, mais son exact contraire. Le récit poignant des expériences cumulées d'une vie nous reconduit, au bout du compte, à une sagesse de la déréliction qui rime avec solitude.

La solitude où vous vivez est donc un effet de votre choix ou de votre inclination. C'en est sans doute un de ma raison, reprit-il, qui m'a donné un si grand dégoût du monde après l'avoir connu, que je n'y voudrais pas rentrer, & l'Hermitage que je me suis fait m'est si agréable, que je ne le quitterais pas pour la fortune la plus éclatante. De grâce, dit Philocrite au Solitaire, dites-nous un peu en détail ce qui vous a porté à haïr ce que tant d'honnêtes gens aiment, & puisque je vous ai vu une fois dans les Jardins du Palais, qui est le lieu le plus éloigné de la solitude qui fut jamais; il me semble que j'ai quelque droit de vous demander, ou pourquoi vous étiez-là, ou pourquoi vous êtes ici.

– J’y fus entraîné par votre parent, répondit le Solitaire, par des raisons que je ne puis expliquer. Mais de grâce, reprit Philocrite, contentez notre curiosité sans nous dire votre nom, ni nulle circonstance qui vous fasse connaître, puisque vous voulez être ignoré, & je vous promets de ne dire pas même à mon parent que nous vous ayons vu.

– À cette condition, reprit le Solitaire, j’y consens, car je ne lui ai pas dit le lieu de ma retraite, quoique je l’estime infiniment. Dites donc à ces Dames, reprit Cléandre, si vous êtes ici par inclination ou par raison.

– J’y suis, reprit-il, en adressant la parole à Amerinte, qui avait dit qu’elle était pour la raison contre l’inclination ; j’y suis, dis-je, pour avoir été longtemps esclave de mes inclinations, & pour n’avoir pu trouver d’autre voie d’être délivré de leur tyrannie, qu’en me confinant pour jamais dans la solitude, où je suis devenu fidèle sujet de la raison. Car, Madame, ajouta-t-il, le monde est une chose qu’il faut de nécessité aimer ou haïr, & l’indifférence ne s’y peut trouver. [...]

N’attendez pas, Madame, poursuivit-il, que je vous parle de ma vie fort exactement ; ma naissance est noble, j’ai appris plus que je ne voudrais, & l’ignorance m’aurait été plus avantageuse que ce peu que je sais. Je perdis ceux à qui je devais la vie au berceau, j’appris facilement tout ce qui convenait à ma naissance, je fus à la guerre sans récompense, je choisis des amis qui me trahirent ; je devins amoureux par inclination toute pure, & l’amour à son tour me fit faire une infidélité au seul ami que j’avais qui ne m’avait pas trompé ; mais la même personne qui l’avait quitté pour s’attacher à moi me quitta pour un autre que je méprisais fort ; & je vins à haïr le rival & la maîtresse, & à me haïr moi-même. Mon inclination me portant à voyager, je la suivis, je m’en trouvai mal, je fis naufrage deux fois, & je trouvai partout les mêmes défauts en tous les hommes. Je retournai en mon pays, & je trouvai que mes parents & mes voisins avaient usurpé une grande partie de mon bien ; cette espèce de malheur m’engagea dans des querelles, & m’eût

engagé dans des procès si je n'avais préféré la perte d'une partie de ce qui m'appartenait pour acquérir le repos. Ne me trouvant plus d'amis vivants, j'en cherchai parmi les morts, & ce fut le premier pas que je fis vers la véritable sagesse ; ce fut là, Madame, que je trouvai des amis sincères, la passion des livres me prit, & me porta heureusement à haïr le monde & à n'aimer que la solitude ; & si j'osais vous dire toutes les réflexions que j'ai faites dans mon désert, vous trouveriez peut-être que je n'ai pas mal employé mon temps, puis qu'après tout la fortune ne me saurait plus blesser, & qu'il n'y a que la mauvaise santé qui puisse m'empêcher d'être heureux.

Conversations nouvelles sur divers sujets,
Conversation de l'Inclination.

VÉRITÉ

Mais il faut au contraire regarder la vérité comme l'âme de la probité, s'il faut ainsi dire, & comme il n'y a presque que la parole qui distingue les hommes d'avec les animaux, puis que c'est l'image de leur raison, si on la falsifie on se rend indigne d'être homme. Les bêtes, à la réserve de ces redoutables monstres qui naissent sur les bords du Nil, n'ont point de cris trompeurs, & il n'y a que l'homme dont la malignité pervertisse l'usage de la voix. Cependant la vérité est le bien universel qui maintient l'ordre dans l'Univers, c'est sur elle que se fonde la foi publique, le droit des gens, & la justice.

Conversations nouvelles sur divers sujets,
Conversation du Mensonge.

MONTAIGNE

Ah ! pour cet auteur-là, dit le Comte de Lemos, je ne sais pas si la nouveauté m'abuse ; car il y a peu qu'on voit ses ouvrages imprimés ; j'en ai été si touché, que passant à vingt lieues de cet illustre auteur, je le fus voir à Montaigne, où je le trouvai tel qu'il s'est dépeint lui-même dans ses écrits. Mais il me semble, dit la Comtesse de Lemos, qu'un homme qui ne parle que de luy ne doit pas beaucoup divertir. Ah, Madame, reprit le Comte d'Albe, qui l'avait lu depuis peu, Montaigne est un philosophe admirable, & les autres en comparaison de lui fardent la vérité, & la déguisent ; mais pour celui-là, c'est la nature même. S'il parle de l'amitié parfaite en la personne de son cher ami Étienne de la Boétie, il en donne une idée qui met l'amitié héroïque mille degrés au-dessus de l'amour la plus parfaite ; il l'a même portée au-delà du tombeau, prenant plus de soin des ouvrages de son ami longtemps après sa mort que des siens propres. Il connaît admirablement tous les replis du cœur humain, il en étale les défauts pour les faire éviter, il regarde la mort sans la désirer ni la craindre, il connaît mieux toutes les misères de la vie qu'il n'en connaît les plaisirs, ou du moins qu'il ne les sent. En un mot, son ouvrage est un portrait d'après nature de toutes les faiblesses humaines, au lieu que les autres livres de cette espèce ne sont que des tableaux faits à plaisir.

Conversations nouvelles sur divers sujets,
L'histoire du Comte d'Albe.

CHARLES LE BRUN

(1619-1690)

Ou comment la rencontre d'un grand peintre (doublé, comme il se doit, d'un bon anatomiste) et de la théorie cartésienne des passions de l'âme rend possible, et effective, une magnifique recherche sur l'expression et, peut-être, le nouveau départ d'une science, qui tâtonnait depuis l'Antiquité : la physiognomonie.

L'ADMIRATION

Comme nous avons dit que l'admiration est la première et la plus tempérée de toutes les passions, et où le cœur sent moins d'agitation, le visage aussi reçoit fort peu de changement en toutes ses parties ; et s'il y en a, il n'est que dans l'élévation du sourcil : mais il aura les deux côtés égaux, et l'œil sera un peu plus ouvert qu'à l'ordinaire, et la prunelle, également entre les deux paupières et sans mouvement, attachés sur l'objet qui aura causé l'admiration. La bouche sera aussi entrouverte, mais elle paraîtra sans aucune altération, non plus que tout le reste de toutes les autres parties du visage. Cette passion ne produit qu'une suspension de mouvement pour donner le temps à l'âme de délibérer sur ce qu'elle a à faire, et pour considérer avec attention l'objet qui se présente à elle ; car s'il est rare et extraordinaire, du premier et simple mouvement d'admiration s'engendre l'estime.

Conférence sur l'expression générale et particulière

LA PHYSIOGNOMONIE

Les sentiments que quelques naturalistes ont écrit de la physionomie sont que les affections de l'âme suivent le tempérament du corps et que les marques extérieures sont les signes certains des affections de l'âme que l'on connaît en la forme de chaque animal, ses mœurs et sa complexion ; par exemple, le lion est robuste et nerveux, aussi il est fort ; le léopard est souple et délicat, il est fin et trompeur ; l'ours est sauvage, farouche et terrible, il est aussi cruel ; de sorte que les formes extérieures marquant le naturel de chaque animal, les physionomistes disent que s'il arrive qu'un homme ait quelque partie du corps semblable à celle d'une bête, il faut de cette partie tirer des conjectures de ses inclinations, ce que l'on appelle physionomie : que le mot de physionomie est un mot composé du grec qui signifie règle ou loi de nature, par lesquelles les affections de l'âme ont du rapport à la forme du corps : qu'ainsi il y a des signes fixes et permanents qui font connaître les passions de l'âme, à savoir celles qui résident en la partie sensitive. Quelques philosophes ont dit que l'on peut exercer cette science par dissimilitude, c'est-à-dire par les contraires, par exemple si la dureté du poil est un signe du naturel rude et farouche, la mollesse l'est d'un qui sera doux et tendre, de même si la poitrine couverte d'un poil épais est le signe du naturel chaud et colère, celle qui est sans poil marque la mansuétude et la douceur.

D'autres disent que sans savoir quels sont les parties ou les signes qui marquent les affections des animaux il faut faire cette distinction, les unes sont propres et les autres sont communes ; les propres sont particulières à une seule espèce, les autres conviennent à plusieurs comme la lubricité, quoiqu'elle le soit davantage aux boucs, aux ânes et aux pourceaux, les autres animaux ne laissent pas d'en être aussi émus. Donc pour connaître le signe propre, il faut considérer une seule espèce d'animal, universellement

sujette à une même passion, et ensuite une autre espèce, en laquelle cette passion ne se rencontre qu'en particulier ; pour exemple du signe de la force, il faut considérer toutes les espèces d'animaux, le lion, le taureau, le cheval, le sanglier, etc. Et si le signe qui est au lion est aussi aux autres, et que les animaux faibles ne l'aient pas, il faut reconnaître que c'est le signe de la force.

Il y en a qui disent que le signe de la force est d'avoir les extrémités grandes comme au lion, ce qui est douteux puisque quelques autres animaux, comme le taureau et le cheval, etc., ne les ont pas grandes, mais fort nerveuses et bien articulées. Quelques-uns disent que les animaux ont plusieurs affections, par exemple le lion est vaillant, fort et colère. Pour distinguer le signe de la valeur, il faut remarquer si les taureaux et les autres animaux qui sont forts ont les deux signes ; par exemple les lions ont de grandes extrémités et le front élevé ; si les autres animaux qui sont forts n'ont pas le front élevé, il faudra dire par conséquent que le front élevé est le signe de la valeur, et les grandes extrémités le signe de la force. Voilà quels sont les sentiments des anciens physionomes, lesquels étendent leurs observations sur toutes les parties du corps et même sur la couleur.

Mais il est plus à propos de se réduire à ce qui peut être nécessaire aux peintres, car quoiqu'on dise que le geste de tout le corps soit un des plus considérables signes qui marquent la disposition de l'esprit, l'on peut néanmoins s'arrêter aux signes qui se rencontrent en sa tête, suivant ce que dit Apulée, que l'homme se montre tout entier en sa tête et qu'à la vérité si l'homme est dit le raccourci du monde entier, la tête peut bien être dite le raccourci de tout le corps, que les animaux sont autant différents dans leurs inclinations, comme les hommes le sont dans leurs affections. Il faut donc premièrement observer les inclinations que chaque animal a dans sa propre espèce, ensuite chercher dans leur physionomie les parties qui marquent singulièrement certaines affections dominantes. Par exemple les pourceaux sont sales, lubriques, gourmands et paresseux.

Or l'on doit remarquer quelle partie marque la gourmandise, la lubricité et la paresse, parce que quelque homme pourrait avoir des parties ressemblantes à celles d'un pourceau qui n'aurait pas les autres, et ainsi il faut savoir premièrement quelles parties sont affectées à certaines inclinations. En second lieu la ressemblance et le rapport des parties de la face humaine avec celle des animaux, et enfin connaître le signe qui change tous les autres, et augmente ou diminue leur force et leur vertu, ce qui ne se peut faire entendre que par démonstration de figure.

L'on remarque que les animaux qui ont le nez élevé par-dessus sont audacieux, que l'audace est quand un animal entreprend témérairement un combat n'ayant pas de force pour le soutenir, d'où vient que ce qui est audace à un mouton est valeur à un lion ; la différence qu'il y a de la force humaine à celle des brutes est que l'homme a les yeux situés sur une même ligne qui traverse droit au nerf des oreilles, lequel conduit à l'ouïe ; les animaux brutes au contraire ont l'œil tirant en bas vers le nez, plus ou moins, suivant leurs affections naturelles. Secondement, l'homme élève la prunelle en haut, ce que les animaux ne sauraient faire sans élever le nez, le mouvement de leur prunelle tournant bien en bas, tant que quelques fois le blanc paraît beaucoup au-dessus, mais jamais ils ne l'élèvent en haut. Troisièmement, les sourcils des animaux ne se rencontrent jamais et baissent toujours leurs pointes en bas, mais ceux de l'homme s'approchent au milieu du front et haussent leurs pointes du côté du nez.

L'on démontre par un triangle que les impressions des sentiments des animaux se portent du nez à l'ouïe, et de là au cœur dont la ligne d'en bas vient fermer son angle à celle qui est sur le nez, et que quand cette ligne traverse tout l'œil et que celle d'en bas passe au travers de la gueule, cela marque que l'animal est féroce, cruel et carnassier.

Il se fait encore un petit triangle dont la pointe est au coin extérieur de l'œil, d'où la ligne suivant le trait de la paupière supérieure forme un angle avec celle qui vient du

nez ; quand la pointe de cet angle se rencontre vers le front, c'est une marque d'esprit, comme l'on voit aux éléphants, aux chameaux et aux singes, et si cet angle tombe sur le nez, cela marque la stupidité et l'imbécillité, comme aux ânes et aux moutons, ce qui est plus ou moins selon que l'angle se rencontre ou plus haut ou plus bas et l'on démontre toutes ces choses par des exemples dessinés sur le naturel.

Conférence sur l'expression générale et particulière

GÉRAUD DE CORDEMOY

(1626-1684)

Ou comment la théorie cartésienne de l'union de l'âme et du corps, ou, plus exactement, les difficultés qu'elle soulève (comment la substance pensante et la substance étendue peuvent-elles agir l'une sur l'autre?), ouvrent le champ à une théorie occasionnaliste du signe. Le son et le sens, la voix et la pensée pourraient-ils se correspondre sans avoir à agir l'un sur l'autre ?

QUAND UN CORPS PRONONCE QUELQUES MOTS...

Ainsi ce n'est pas assez que les Corps rendent des sons, forment des voix, ou même articulent des paroles semblables à celles par lesquelles je dis ce que je pense, pour me persuader qu'ils pensent tout ce qu'ils semblent dire. Par exemple, je ne dois pas légèrement croire qu'un perroquet ait aucune pensée quand il prononce quelques mots : car outre que je remarque qu'après lui avoir répété une prodigieuse quantité de fois les mêmes paroles dans un certain ordre, il ne rend jamais que les mêmes mots & dans la même suite ; il me semble que ne faisant point ces redites à propos, il imite moins les hommes que les échos qui ne répondent jamais que ce qu'on leur a dit ; & s'il y a quelque différence entre les perroquets & les échos, c'est que les rochers en repoussant l'air sans rien changer aux impressions qu'il a reçues, rendent les mêmes voix qui les ont frappés, au lieu que les perroquets forment une autre voix semblable à celle qui leur a frappé l'oreille, & que souvent ils répètent les Paroles qu'on ne leur redit plus. Mais enfin, comme je ne puis pas dire que les rochers parlent quand ils renvoient les

paroles, je n'ose pas assurer aussi que les perroquets parlent quand ils les répètent ; car il me semble que parler n'est pas répéter les mêmes paroles dont on a eu l'oreille frappée, mais que c'est en proférer d'autres à propos de celles-là : & comme j'ai raison de croire que tous les corps qui font des échos ne pensent point, quoique je leur entende redire mes paroles, parce qu'ils ne les rendent jamais que dans l'ordre que je les ai proférées, je devrais juger par la même raison que les perroquets ne pensent point aussi.

LES SIGNES N'ONT AUCUNE
CONFORMITÉ AVEC LES PENSÉES
QU'ON Y JOINT

Une des principales choses que je trouve digne de considération touchant ces signes est qu'ils n'ont aucune conformité avec les pensées que l'on y joint par institution. En effet elle fait que nous exprimons nos pensées par des gestes, par des discours, ou par des caractères, qui sont les trois sortes de signes les plus ordinaires, par lesquels nous faisons connaître nos pensées, nous voyons bien, si nous y faisons un peu de réflexion, qu'il n'y a rien de moins ressemblant à nos pensées que tout ce qui nous sert à les expliquer. Car enfin quand un homme pour me témoigner qu'il n'est pas d'accord de quelque chose vient à branler la teste, & quand pour me l'expliquer mieux il remue la gorge, la langue, les dents & les lèvres pour former des paroles, ou bien qu'il prend du papier, & trace avec une plume des caractères pour me l'écrire, je vois si peu de ressemblance entre tous ces mouvements de la tête, de la bouche, ou de la main, & tout ce qu'ils m'apprennent, que je ne puis assez admirer comment ils me donnent si facilement l'intelligence d'une chose qu'ils représentent si mal.

LE CORPS

Que ce corps est si mécaniquement disposé, que sa seule construction peut être la cause de ce qu'il est transporté vers les objets qui lui peuvent être utiles, & loin de ceux qui lui pourraient être nuisibles ; il me semble que quelque merveilleux que nous paraissent leurs mouvements, nous ne pouvons raisonnablement les attribuer qu'à la construction de leurs corps, & surtout leurs cris, puisque si nous y prenons garde de près, nous trouverons en nous-mêmes que les cris ne se font que par le corps seulement. Car enfin, si nous crions, ce n'est pas parce que nous avons une âme, mais c'est parce que nous avons un poumon & d'autres parties qui peuvent recevoir & repousser l'air avec certaines modifications.

LES BÊTES

De sorte que s'il ne se rencontre dans les bêtes que des effets semblables, nous ne pouvons pas dire raisonnablement qu'elles aient autre chose que le corps.

Mais pour nous, il faut avouer (quoi que nous devions attribuer à nos corps en ce qui regarde les causes & les effets de la voix) qu'il y a toujours quelque chose qui les accompagne, qui ne peut être que de la part de l'âme. Car s'il est vrai de dire en général qu'il suffirait des mouvements auxquels notre corps est propre, & des effets que font sur lui les divers objets qui agitent son cerveau pour le conserver, parce que la proportion que Dieu a mise entre lui & les autres corps de l'Univers lui donne sans que nous y pensions tout ce qui le peut entretenir dans un état convenable à sa nature ; il est vrai aussi de dire que tout cela se passerait en nous sans que nous nous en aperçussions, si nous n'avions que le corps.

LA PAROLE

De même dans la parole il y a deux choses, savoir la formation de la voix, qui ne peut venir que du corps, suivant tout ce que j'en ay dit ; & la signification ou l'idée qu'on y joint, qui ne peut être que de la part de l'âme.

De sorte que la parole n'est autre chose qu'une voix, par laquelle on signifie ce qu'on pense : ce n'est pas qu'on ne puisse (comme ici j'ai déjà remarqué) joindre ses pensées à d'autres signes qu'à la voix, comme aux caractères de l'écriture, ou à certains gestes, & qu'en effet toutes ces manières de s'exprimer ne soient des façons de parler, à prendre le mot de parler en général.

L'UNION DU CORPS DE L'ÂME

L'union du corps & de l'âme ne vient que de la parfaite correspondance que Dieu a mise entre les divers changements du cerveau, & les diverses pensées de l'âme, nous ne devons pas nous étonner que l'un agisse si aisément sur l'autre, & que leurs actions s'accompagnent toujours si bien, tandis que Dieu fait durer leur union.

LES ESPRITS SANS LE CORPS...

Au reste il me semble que si l'âme est obligée, tandis qu'elle est unie au corps, de joindre ses pensées à des voix, qui ne se peuvent ouïr ni former sans les organes de la langue & de l'oreille ; elle pourrait, si cette union cessait, découvrir bien plus aisément à tout autre esprit ce qu'elle penserait ; & véritablement si c'est une peine à qui l'examine, que de concevoir comment la pensée d'un homme qui parle est jointe au mouvement de son cerveau,

& les mouvements du cerveau à ceux des parties qui servent à la voix ; s'il est difficile de comprendre comment cette voix qui n'est qu'un air agité frappe l'oreille, & peut en émouvant le cerveau exciter en l'âme de celui qui écoute le son des mots & l'idée des choses qu'ils signifient ; si dis-je cela fait tant de peine à concevoir, à cause que l'on sait qu'il y a une étrange différence entre la nature de l'esprit, & celle du corps, on doit aisément comprendre que si deux esprits n'étaient point unis à des corps, ils auraient bien moins de difficulté à se découvrir leurs pensées, puisqu'il y a naturellement bien plus de proportion entre les pensées de deux esprits semblables qu'entre les pensées & les mouvements de deux corps ; & pour peu de réflexion que l'on fasse sur la facilité, & sur la netteté, avec laquelle un homme conçoit les pensées d'un autre homme par la parole, on avouera qu'une âme pourrait concevoir incomparablement plus nettement & plus facilement les pensées d'un autre esprit, s'ils ne dépendaient ni l'un ni l'autre des organes du corps.

Car enfin l'esprit doit plus aisément apercevoir une pensée, qui est une chose spirituelle, que le signe de cette pensée, puisque ce signe est une chose corporelle.

Discours physique de la parole

THÉOLOGIE

Nous ne sommes plus au Moyen Âge, et désormais la théologie se déploie, au fond, comme une partie de la philosophie, en s'appropriant des problèmes qui ne sont pas directement nés en elle. De là, en fait, un renouvellement remarquable et de l'une et de l'autre.

JACQUES BÉNIGNE BOSSUET (1627-1704)

La théorie de l'histoire se déploie dans une région qui occupe la frontière entre la théologie et la philosophie naturelle. Les deux approches s'enrichissent et se critiquent mutuellement ; Bossuet est à la fois un grand prédicateur et un grand philosophe. On voit clairement ici comment la volonté révélée, ou supposée, de Dieu joue le rôle d'une idée régulatrice pour faire apparaître le sens de l'histoire humaine.

LA FIN DES EMPIRES

Les jugements de Dieu sur le plus grand de tous les empires de ce monde, c'est-à-dire sur l'empire romain, ne nous ont pas été cachés. [...] Rome a senti elle-même la main de Dieu, et a été comme les autres un exemple de sa justice. Mais son sort était plus heureux que celui des autres villes. Purgée par ses désastres des restes de l'idolâtrie, elle ne subsiste plus que par le christianisme qu'elle annonce à tout l'univers. Ainsi tous les grands empires que nous avons vus sur la terre ont concouru par divers moyens au bien de la religion et à la gloire de Dieu, comme Dieu même l'a déclaré par ses prophètes.

Quand vous lisez si souvent dans leurs écrits que les rois entreront en foule dans l'Église, et qu'ils en seront les protecteurs et les nourriciers, vous reconnaissez à ces paroles les empereurs et les autres princes chrétiens ; et comme les rois vos ancêtres se sont signalés plus que tous les autres, en protégeant et en étendant l'Église de Dieu, je ne craindrai

point de vous assurer que c'est eux qui de tous les rois sont prédits le plus clairement dans ces illustres prophéties.

Dieu donc qui avait dessein de se servir des divers empires pour châtier, ou pour exercer, ou pour étendre, ou pour protéger son peuple, voulant se faire connaître pour l'auteur d'un si admirable conseil, en a découvert le secret à ses prophètes, et leur a fait prédire ce qu'il avait résolu d'exécuter. C'est pourquoi comme les empires entraînent dans l'ordre des desseins de Dieu sur le peuple qu'il avait choisi, la fortune de ces empires se trouve annoncée par les mêmes oracles du Saint-Esprit qui prédisent la succession du peuple fidèle.

Plus vous vous accoutumerez à suivre les grandes choses, et à les rappeler à leurs principes, plus vous serez en admiration de ces conseils de la providence. Il importe que vous en preniez de bonne heure les idées qui s'éclairciront tous les jours de plus en plus dans votre esprit, et que vous appreniez à rapporter les choses humaines aux ordres de cette sagesse éternelle dont elles dépendent. Dieu ne déclare pas tous les jours ses volontés par ses prophètes touchant les rois et les monarchies qu'il élève ou qu'il détruit. Mais l'ayant fait tant de fois dans ces grands empires dont nous venons de parler, il nous montre par ces exemples fameux ce qu'il fait dans tous les autres, et il apprend aux rois ces deux vérités fondamentales : premièrement, que c'est lui qui forme les royaumes pour les donner à qui il lui plaît ; et secondement, qu'il sait les faire servir, dans les temps et dans l'ordre qu'il a résolu, aux desseins qu'il a sur son peuple. C'est, monseigneur, ce qui doit tenir tous les princes dans une entière dépendance, et les rendre toujours attentifs aux ordres de Dieu, afin de prester la main à ce qu'il médite pour sa gloire dans toutes les occasions qu'il leur en présente.

Mais cette suite des empires, même à la considérer plus humainement, a de grandes utilités, principalement pour les princes, puis que l'arrogance, compagne ordinaire d'une condition si éminente, est si fortement rabattue par ce

spectacle. Car si les hommes apprennent à se modérer en voyant mourir les rois, combien plus seront-ils frappés en voyant mourir les royaumes mêmes ; et où peut-on recevoir une plus belle leçon de la vanité des grandeurs humaines ? Ainsi quand vous voyez passer comme en un instant devant vos yeux, je ne dis pas les rois et les empereurs, mais ces grands empires qui ont fait trembler tout l'univers ; quand vous voyez les Assyriens anciens et nouveaux, les Mèdes, les Perses, les Grecs, les Romains se présenter devant vous successivement, et tomber, pour ainsi dire, les uns sur les autres : ce fracas effroyable vous fait sentir qu'il n'y a rien de solide parmi les hommes, et que l'inconstance et l'agitation est le propre partage des choses humaines.

Discours sur l'histoire universelle, livre III, ch. I

FRANÇOIS FÉNELON

(1651-1715)

L'archevêque de Cambrai est surtout connu, de nos jours, pour son implication dans la querelle du quiétisme, comme auteur du Télémaque, et pour la disgrâce qui a suivi, son exil, son silence.

Si les extraits que nous donnons ci-dessous ne proviennent pas des œuvres qui l'ont rendu célèbre, ils manifestent toutefois un regard singulier, presque visionnaire, et une qualité d'émotion qui signalent, avec une façon tranquille de brouiller les partages admis, quelque chose d'assez exceptionnel en philosophie.

LA NATURE, GRANDE ARTISTE

Les pages, prodigieuses, consacrées à la description de la Terre ne sont qu'accessoirement le moment d'une preuve de l'existence de Dieu. Elles sont d'abord le fait – essentiel aux yeux d'un philosophe – de l'étonnement dont elles naissent et dont naît un regard réglé sur la variété et la multiplicité des différences, avant de l'être sur leur articulation. Rien n'échappe à cette pensée, et s'inaugure ici la découverte, contemporaine du surgissement du paysage, d'une dimension du monde que retrouveront Buffon et Bernardin de Saint-Pierre.

10. Arrêtons-nous d'abord au grand objet qui attire nos premiers regards, je veux dire la structure générale de l'univers. Jetons les yeux sur cette Terre qui nous porte. Regardons cette voûte immense des cieux qui nous couvre, ces abîmes d'air et d'eau qui nous environnent, et ces astres qui nous éclairent. Un homme qui vit sans réflexion ne pense qu'aux espaces qui sont auprès de lui ou qui ont

quelque rapport à ses besoins. Il ne regarde la terre entière que comme le plancher de sa chambre, et le soleil qui l'éclaire pendant le jour que comme la bougie qui l'éclaire pendant la nuit. Ses pensées se renferment dans le lieu étroit qu'il habite. Au contraire, l'homme accoutumé à faire des réflexions étend ses regards plus loin, et considère avec curiosité les abîmes presque infinis dont il est environné de toutes parts. Un vaste royaume ne lui paraît alors qu'un petit coin de la terre ; la terre elle-même n'est à ses yeux qu'un point dans la masse de l'univers, et il admire de s'y voir placé sans savoir comment.

11. Qui est-ce qui a suspendu ce globe de la terre qui est immobile ? qui est-ce qui en a posé les fondements ?

Rien n'est, ce semble, plus vil qu'elle. Les plus malheureux la foulent aux pieds. Mais c'est pourtant pour la posséder qu'on donne tous les plus grands trésors. Si elle était plus dure, l'homme ne pourrait en ouvrir le sein pour la cultiver. Si elle était moins dure, elle ne pourrait le porter, il s'enfoncerait partout, comme il s'enfonce dans le sable ou dans un borbier. C'est du sein inépuisable de la terre que sort tout ce qu'il y a de plus précieux. Cette masse informe, vile et grossière, prend toutes les formes les plus diverses, et elle seule devient tour à tour tous les biens que nous lui demandons. Cette boue si sale se transforme en mille beaux objets qui charment les yeux. En une seule année elle devient branches, boutons, feuilles, fleurs, fruits et semences, pour renouveler ses libéralités en faveur des hommes. Rien ne l'épuise. Plus on déchire ses entrailles, plus elle est libérale. Après tant de siècles, pendant lesquels tout est sorti d'elle, elle n'est point encore usée. Elle ne ressent aucune vieillesse ; ses entrailles sont encore pleines des mêmes trésors. Mille générations ont passé dans son sein. Tout vieillit, excepté elle seule ; elle se rajeunit chaque année au printemps. Elle ne manque jamais aux hommes.

Mais les hommes insensés se manquent à eux-mêmes en négligeant de la cultiver. C'est par leur paresse et par leurs

désordres qu'ils laissent croître les ronces et les épines en la place des vendanges et des moissons. Ils se disputent un bien qu'ils laissent perdre. Les conquérants laissent en friche la terre, pour la possession de laquelle ils ont fait périr tant de milliers d'hommes, et ont passé leur vie dans une si terrible agitation. Les hommes ont devant eux des terres immenses qui sont vides et inutiles, et ils renversent le genre humain pour un coin de terre si négligé. La terre, si elle était bien cultivée, nourrirait cent fois plus d'hommes qu'elle n'en nourrit. L'inégalité même des terroirs, qui paraît d'abord un défaut, se tourne en ornement et en utilité. Les montagnes se sont élevées, et les vallons sont descendus en la place que le Seigneur leur a marquée. Ces diverses terres, suivant les divers aspects du soleil, ont leurs avantages. Dans ces profondes vallées on voit croître l'herbe fraîche pour nourrir les troupeaux.

Auprès d'elles s'ouvrent de vastes campagnes revêtues de riches moissons. Ici des coteaux s'élèvent comme un amphithéâtre, et sont couronnés de vignobles et d'arbres fruitiers. Là de hautes montagnes vont porter leur front glacé jusques dans les nues, et les torrents qui en tombent sont les sources des rivières. Les rochers, qui montrent leur cime escarpée, soutiennent la terre des montagnes, comme les os du corps humain en soutiennent les chairs.

Cette variété fait le charme des paysages, et en même temps elle satisfait aux divers besoins des peuples. Il n'y a point de terroir si ingrat qui n'ait quelque propriété. Non seulement les terres noires et fertiles, mais encore les argileuses et les graveleuses, récompensent l'homme de ses peines. Les marais desséchés deviennent fertiles ; les sables ne couvrent d'ordinaire que la surface de la terre, et quand le laboureur a la patience d'enfoncer, il trouve un terroir neuf qui se fertilise, à mesure qu'on le remue et qu'on l'expose aux rayons du soleil. Il n'y a presque point de terre entièrement ingrate, si l'homme ne se lasse point de la remuer pour l'exposer au soleil, et s'il ne lui demande que ce qu'elle est propre à porter. Au milieu des

pierres et des rochers on trouve d'excellents pâturages, il y a dans leurs cavités des veines de terre que les rayons du soleil pénètrent, et qui fournissent aux plantes pour nourrir les troupeaux des sucès très savoureux. Les côtes mêmes qui paraissent les plus stériles et les plus sauvages offrent souvent des fruits délicieux, ou des remèdes très salutaires qui manquent dans les plus fertiles pays. D'ailleurs, c'est par un effet de la providence divine que nulle terre ne porte tout ce qui sert à la vie humaine, car le besoin invite les hommes au commerce, pour se donner mutuellement ce qui leur manque, et ce besoin est le lien naturel de la société entre les nations. Autrement tous les peuples du monde seraient réduits à une seule sorte d'habits et d'aliments, rien ne les inviterait à se connaître et à s'entrevoir.

Tout ce que la terre produit, se corrompant, rentre dans son sein, et devient le germe d'une nouvelle fécondité. Ainsi elle reprend tout ce qu'elle a donné, pour le rendre encore. Ainsi la corruption des plantes, et les excréments des animaux qu'elle nourrit, la nourrissent elle-même, et perpétuent sa fertilité. Ainsi plus elle donne, plus elle reprend ; et elle ne s'épuise jamais, pourvu qu'on sache dans la culture lui rendre ce qu'elle a donné. Tout sort de son sein, tout y rentre, et rien ne s'y perd. Toutes les semences qui y retournent se multiplient. Confiez à la terre des grains de blé : en se pourrissant ils germent, et cette mère féconde vous rend avec usure autant d'épis qu'elle a reçu de grains. Creusez dans ses entrailles : vous y trouverez la pierre et le marbre pour les plus superbes édifices. Mais qui est-ce qui a renfermé tant de trésors dans son sein, à condition qu'ils se reproduisent sans cesse ? Voyez tant de métaux précieux et utiles, tant de minéraux destinés à la commodité de l'homme.

12. Admirez les plantes qui naissent de la terre. Elles fournissent des aliments aux sains, et des remèdes aux malades. Leurs espèces et leurs vertus sont innombrables.

Elles ornent la terre, elles donnent de la verdure, des fleurs odoriférantes, et des fruits délicieux. Voyez-vous ces vastes forêts qui paraissent aussi anciennes que le monde ? Ces arbres s'enfoncent dans la terre par leurs racines, comme leurs branches s'élèvent vers le ciel. Leurs racines les défendent contre les vents, et vont chercher, comme par de petits tuyaux souterrains, tous les suc destinés à la nourriture de leur tige. La tige elle-même se revêt d'une dure écorce qui met le bois tendre à l'abri des injures de l'air. Les branches distribuent en divers canaux la sève que les racines avaient réunie dans le tronc. En été ces rameaux nous protègent de leur ombre contre les rayons du soleil. En hiver ils nourrissent la flamme qui conserve en nous la chaleur naturelle. Leur bois n'est pas seulement utile pour le feu ; c'est une matière douce, à laquelle la main de l'homme donne sans peine toutes les formes qu'il lui plaît, quoiqu'elle soit solide et durable, pour les plus grands ouvrages de l'architecture et de la navigation. De plus, les arbres fruitiers, en penchant leurs rameaux vers la terre, semblent offrir leurs fruits à l'homme. Les arbres et les plantes, en laissant tomber leurs fruits ou leurs graines, se préparent autour d'eux une nombreuse postérité. La plus faible plante, le moindre légume contient en petit volume dans une graine le germe de tout ce qui se déploie dans les plus hautes plantes, et dans les plus grands arbres. La terre, qui ne change jamais, fait tous ces changements dans son sein.

[...]¹

Démonstration de l'existence de Dieu,
I. L'Art de la nature, II

1. La place nous manque pour donner les pages suivantes, consacrées en particulier aux animaux. Elles relèvent du même étonnement continué...

CE MOI OÙ JE ME RENFERME...

Où l'on retrouve les Méditations Métaphysiques de Descartes. Mais avec une reprise, dramatisée, de la preuve de l'existence de Dieu dite a contingentia mei.

22. Étant ainsi comme repoussé par tout ce que je m'imagine connaître au-dehors de moi, je rentre au-dedans et je suis encore étonné dans cette solitude au fond de moi-même. Je me cherche, je m'étudie. Je vois bien que je suis ; mais je ne sais ni comment je suis, ni si j'ai commencé à être, ni par où j'ai pu exister. Ô prodige, je ne suis sûr que de moi-même, et ce moi où je me renferme, m'étonne, me surpasse, me confond, et m'échappe dès que je prétends le tenir. Me suis-je fait moi-même ? Non ; car pour faire il faut être. Le néant ne fait rien. Donc pour me faire il aurait fallu que j'eusse été avant que d'être, ce qui est une manifeste contradiction. Ai-je toujours été ? suis-je par moi-même ? Il me semble que je n'ai pas toujours été.

Je ne connais mon être que par la pensée, et je suis un être pensant. Si j'avais toujours été, j'aurais toujours pensé. Si j'avais toujours pensé, ne me souviendrais-je point de mes pensées ? Ce que j'appelle mémoire, c'est ce qui fait connaître ce que l'on a pensé autrefois. Mes pensées se replient sur elles-mêmes, en sorte qu'en pensant je m'aperçois que je pense, et ma pensée se connaît elle-même. Il m'en reste une connaissance après même qu'elle est passée, qui fait que je la retrouve quand il me plaît, et c'est ce que j'appelle souvenir. Il y a donc bien de l'apparence que si j'avais toujours pensé, je m'en souviendrais. Il peut néanmoins se faire que quelque cause inconnue et étrangère, quelque être puissant et supérieur au mien, aurait agi sur le mien pour lui ôter la perception de ses pensées anciennes, et aurait produit en moi ce que j'appelle oubli. J'éprouve en effet que quelques-unes de mes pensées m'échappent, en sorte que je ne les retrouve plus. Il y en

a même quelques-unes qui se perdent tellement qu'à cet égard-là je ne pense point d'avoir jamais pensé.

Démonstration de l'existence de Dieu, I. Preuves intellectuelles et idée de l'infini, II

UNE OMBRE DE VOTRE ÊTRE

En cet état je me regarde comme un milieu entre l'être et le néant. Ô Dieu, que suis-je ? une ombre de votre être. Une ombre est une image, mais une image vaine et trompeuse. Elle a une figure semblable à celle des vrais corps, des dimensions certaines. Elle se meut, elle paraît vivante, et elle n'est rien, car elle n'est qu'une privation de lumière.

Je suis tenté de croire que mon être n'est qu'une illusion semblable. Quand je ne songe point à me chercher, je ne me trouve que trop partout. Je ne suppose que trop certainement mon existence. Je ne pense qu'à moi, je veux tout pour moi, je rapporte à moi seul tout ce qui m'environne.

Je me fais le centre de tout. Est-il question de me trouver, je me cherche en vain. Je m'échappe à moi-même. Je fuis et je disparaîs comme une ombre. Ô lumière éternelle, à vos rayons cette ombre vaine s'évanouit. Je ne sais ce que je deviens quand je veux m'approfondir et saisir ma propre substance. Tout au plus je ne suis qu'un demi-être, toujours prêté, et par un prêt momentané. Je n'ai aucune consistance. Je ne suis jamais tout entier avec permanence.

L'homme d'hier n'est pas précisément celui d'aujourd'hui, ni quant aux parties du corps, ni quant aux pensées de l'âme. Je ne suis que par morceaux détachés qui ne peuvent tenir les uns aux autres. Mon existence du moment présent ne me répond point de celle du moment qui arrive. Le moi de l'instant où je parle n'est déjà plus, et un autre moi qui le pousse pour prendre sa place, à peine a le temps de paraître. Il n'est déjà plus, et un troisième aussi peu durable l'anéantit. Les parties qui composent cette portion

mesurée d'être qui m'est échue ne sont jamais ensemble. Je ne suis jamais que par quelque parcelle de moi. Me voilà un être fluide qui s'écoule sans cesse, qui perd toujours une partie de son être, et qui n'est jamais rien de précis ni d'arrêté. Encore une fois que suis-je ? En vérité je n'en sais rien ; tant je suis peu de chose. Mais enfin ce que je suis n'est que pensée et volonté. Je pense, je veux. C'est de quoi je ne puis douter, puisque je dois rapporter à ma fin essentielle tout ce que j'ai et tout ce que je suis, je ne puis lui rapporter en tribut que ma pensée et ma volonté.

Lettre III bis